



Figgy, 9 ans, vit dans un petit village du Ghana avec sa grand-mère adoptive Ama et la chèvre Kwamé. Quand Ama fait un malaise, le médecin dit qu'elle ne s'en relèvera pas. La fillette décide de partir en Amérique pour trouver les médicaments qui soigneraient sa grand-mère. Elle part avec Kwamé et perd rapidement toutes ses économies. Bientôt, elle rencontre Julius, un garçon de 10 ans.

Résumé des chapitres 5 et 6

Figgy et Julius arrivent à Kumasi. Ils se rendent dans une grande banque dans l'espoir d'obtenir un prêt, qui leur est bien évidemment refusé. En sortant, Kwamé, la chèvre de Figgy, a disparu. Paniquée, Figgy se lance à sa recherche et la retrouve bientôt au milieu d'un groupe de garçons près du marché. C'est ainsi qu'ils font la connaissance de Franck, un jeune Obruni (c'est comme ça que l'on appelle les Blancs ou les Métisses au Ghana). Celui-ci propose à Figgy de venir travailler au marché avec sa famille en échange de quoi, il lui offrira un toit pour dormir et un peu d'argent pour financer son projet. Figgy accepte avec joie, contrairement à Julius qui voit en Franck un rival....

7.

Noix de coco et tambours

J'ai crié à Julius d'arrêter de taper, mais il a continué, comme s'il ne s'était pas aperçu de ma présence. Il n'a renoncé que quand je lui ai attrapé le poignet. Après avoir jeté le couteau et la noix par terre, il m'a repoussée et s'est assis, la tête entre les genoux. Je n'aimais pas le voir comme ça.

Il fallait que je nettoie ses blessures, alors je suis retournée dans la cabane chercher un sachet d'eau et ma tunique propre. Julius n'avait même pas de rechange, je pouvais bien le contenter d'une seule tunique.

Julius avait de nombreuses coupures, dont certaines assez profondes. Il devait avoir mal. Pendant que je lavais et pensais ses mains, il ne disait rien. Ce silence m'inquiétait. Lui qui était si bavard d'habitude.

- Qu'est-ce que tu as ? Lui ai-je demandé doucement. Pourquoi tu casses des noix de coco en pleine nuit ?

- Parce que je dois m'entraîner. Pour être capable de les vendre au marché et gagner de l'argent pour aller aux Etats Mun... aux Etats Unis d'Amérique acheter des médicaments pour ta grand-mère.

- Mais tu pourras t'exercer demain matin et...

- Non. Je veux prouver aux autres que je ne suis ni faible ni idiot !

Tout en parlant, Julius tirait sur ses cheveux de sa main valide. Je ne l'avais encore jamais vu déprimé. Ça m'a fait peur.

- Je ne suis pas nul a-t-il repris, je ne suis pas un bon à rien !

- Qui a dit ça Julius ? Pas moi en tout cas. S'il te plaît, tiens toi tranquille pendant que je te bande la main.

- Si, tu penses comme eux ! Tout le monde le pense ! Ce Franck aux yeux bleus me prend pour un stupide mioche et ses cousins se sont moqués de moi. Et toi, tu n'as rien fait pour les arrêter.

- Je te demande pardon Julius. Mais...

- Je croyais qu'il n'y avait que mon père qui me trouvait nul. C'est pour ça qu'il me fouettait. Regarde !

Julius s'est retourné et a soulevé sa chemise. J'ai poussé un léger un cri en découvrant, à la lumière de la lune, les longues cicatrices argentées qui zébraient son dos maigre. Julius m'avait dit que son père était méchant et qu'il le battait souvent, mais je ne m'attendais pas à de telles blessures. C'était horrible.

J'ai rabattu la chemise avec précaution et je me suis assise à côté de mon ami pour finir de bander sa main. Ensuite, je l'ai pris dans mes bras et je l'ai serré très fort contre moi pendant plusieurs minutes. Quand on s'est détaché, je lui ai dit :

- Ton père est injuste et cruel, et Franck et ses cousins sont idiots. Ils ne savent pas à quel point tu es intelligent et courageux ! Tu t'es enfui de chez toi et tu as tout fait pour m'aider. Ce n'est pas grave si tu ne sais pas ouvrir une noix de coco !

Julius avait toujours l'air triste. À force d'avoir pleuré, il avait les yeux rouges et gonflés.

Je l'ai embrassé sur le front.

- Il faut me croire, d'accord ?

Il a haussé les épaules avec un léger sourire.

- D'accord, Figgy.

Je l'ai pris par le bras et je l'ai ramené à la cabane. Au lieu de m'allonger près de Franck, comme avant, je me suis pelotonné entre Julius et Kwamé.

Le lendemain matin, on s'est mis au travail. Comme Julius ne pouvait pas vendre de noix de coco à cause de sa main blessée, on lui a dit de s'occuper des livraisons de tissu et de vêtements. Ça m'ennuyait de laisser ma chèvre et mon ami, mais Julius m'a promis qu'ils prendraient soin l'un de l'autre pendant mon absence. Avant de partir, je les ai embrassés affectueusement.

La journée a été longue et fatigante. J'avais mal aux jambes à force de rester debout pendant des heures, et mal aux bras à force d'ouvrir des noix. J'ai arpenté la rue principale de haut en bas, de bas en haut, jusqu'à la tombée de la nuit, ensuite je suis retournée au marché. Des pièces de monnaie tintaient au fond de ma poche, j'avais gagné pas mal d'argent. J'ai dû faire un effort surhumain pour ne pas dépenser quelques pesewas pour manger ; mon ventre gargouillait, je n'avais rien avalé depuis le petit déjeuner.

En arrivant à l'étal familial, j'ai bu trois grands verres d'eau, coup sur coup, après quoi je me suis écroulé par terre. Il y avait beaucoup d'agitation autour de moi. La famille préparait le dîner.

Quelques minutes plus tard, j'ai senti quelqu'un s'allonger sur ma droite. J'ai tourné la tête et rencontré les yeux bleus de Franck ; aussitôt j'ai regardé le ciel pour ne pas être éblouie.

- Je voudrais que tu arrêtes d'être méchant avec Julius, lui ai-je dit.

J'étais sûre qu'il allait protester, se défendre. Aussi sa réponse m'a-t-elle étonnée.

- Julius m'a déjà enguirlandé à ce sujet. Ce gamin haut comme trois noix de coco est bizarre, mais il peut aussi se montrer terrible.

J'étais fière que Julius lui ait tenu tête.

- La journée s'est bien passée ? M'a ensuite demandé Franck.

- Oui je crois.

- Maman m'a dit que tu pouvais garder la moitié de l'argent que tu avais gagné. Elle aussi payé Julius pour toutes les livraisons qu'il a faites aujourd'hui.

-Ouuuf, je suis épuisé !

Julius s'est laissé tombé à ma gauche. Quelqu'un lui avait nettoyé et rebandé la main.

- Je suis chez passé chez un tas de gens. Y compris chez madame Otoo, qui est coincée chez elle depuis un an parce qu'elle est malade.

Franck a secoué la tête.

- Tu es stupide d'y être allé. La semaine dernière, on lui appris qu'elle avait la typhoïde. Comme elle n'a pas les moyens de se soigner, elle attend la mort chez elle.

- Je t'ai déjà dit de ne pas me traiter de stupide ! A crié Julius. Les malades ont encore plus besoin de visites que les personnes bien portantes.

Je me suis demandé comment on attrapait la typhoïde. Deux ans plus tôt, trois enfants de mon village en étaient morts en l'espace de quelques semaines. Personne ne savait qui les avait contaminé, même pas le docteur (ce qui n'a rien d'étonnant tellement il est nul).

La seule maladie grave que j'avais eu, c'est la malaria. Ce sont les moustiques qui la transmettent. Je me souviens que j'avais eu beaucoup de fièvre et un mal de tête terrible. Heureusement les médicament contre la malaria ne coûtent pas chers et j'avais pu les prendre les temps. Mamie-Ama n'en revenait pas que j'ai attrapé la malaria, elle disait toujours que, dans la famille, on avait la peau si dure que les moustiques ne pouvaient pas nous piquer.

Pourtant ils avaient réussi à percer la mienne. Pendant un mois, Mamie-Ama n'avait presque rien mangé pour pouvoir acheter deux moustiquaires afin qu'on dorment tous à l'abri ; par la suite, les moustiques ne nous avaient plus embêtés.

Franck s'est redressé et nous a contemplés de haut, Julius et moi.

- Je suis tranquille, je n'attraperai jamais la typhoïde. Ni la fièvre jaune, ni d'autres maladies de ce genre. Je suis vacciné.

Julius m'a regardé, les yeux écarquillés ; de toute évidence il ne savait pas non plus ce que voulait dire le mot « vacciné ».

Il nous a quand même expliqué :

- un vaccin, c'est un médicament qui t'empêche d'attraper une maladie. En Angleterre, c'est très facile de se faire vacciner. Ils ont tous les médicaments qu'il faut, comme en

Amérique.

- Tu veux dire qu'en Angleterre comme en Amérique, les gens guérissent de toutes les maladies ?

- Bien sûr que non, ils ne savent pas encore tout soigner.

J'ai prié en silence pour qu'il existe un remède contre la maladie de Mamie-Ama. Sinon, mon voyage ne servirait à rien.

Cette pensée m'a accablée.

Après le dîner, Franck nous a annoncés qu'un groupe de tambours jouait en ville ce soir-là, et que lui et ses cousins comptaient y aller danser. Ça ne me tentait pas ; j'avais encore mal aux bras et aux jambes. Mais Julius était si excité que j'ai fait semblant de l'être aussi. J'ai pris la corde de Kwamé, Julius a ramassé son sac et l'argent qu'on avait gagné, et on s'est laissé entraîné par un essaim d'enfants vers les centre-ville.

Une foule de gens était déjà rassemblée autour d'une scène en bois surélevée. Les musiciens n'étaient pas encore arrivés, mais la musique avait déjà commencé. Elle sortait d'un vieux haut-parleur qui semblait sur le point d'exploser tellement il vibrait. Et tout le monde dansait. Je n'avais jamais vu autant de gens en train de danser !

On s'est frayé un chemin à travers la foule (j'avais noué la corde Kwamé autour de ma taille pour ne pas la perdre). Kwamé n'avait pas l'air de s'amuser, mais Julius si. Franck et ses cousins, bouche bée, le regardaient faire des moulinets avec ses bras et sautiller en montant haut les genoux tout en chantant à tue-tête. Il m'a prise par la main.

-Allez, Figgy, danse !

Je l'ai imité, agitant les bras en l'air sous le regard noir de Kwamé. Akéna, une des cousines de Franck, portait sa petite sœur à l'aide d'une bande de tissu. Elle dansait avec tant d'enthousiasme que le bébé rebondissait dans tous les sens.

Finalement, les musiciens sont arrivés. Six hommes jeunes et forts. On a dansé de plus belle au rythme de leurs tambours et leurs chansons. Je ne sentais presque plus la fatigue. Kwamé, en revanche, avait fini par se coucher. Les danseurs

n'arrêtaient pas de trébucher sur elle.

Peu avant la fin du concert, un gros batteur avec des dreadlocks a réclamé un volontaire pour monter sur la scène. Julius a levé la main. Je l'ai regardé, gênée, et lui ai vite baissé le bras. Il l'a relevé aussitôt.

- Mais qu'est-ce que tu fais Julius ? Tu ne sais pas jouer !

- Bien sûr que si ! Les percussions n'ont pas de secret pour moi !

- Alors va vite te joindre à eux ! L'a encouragé Franck, impressionné.

Il a soulevé Julius et l'a posé sur son épaule, de sorte qu'on le voie bien. De nouveau, mon ami a brandi la main. L'homme aux dreadlocks n'a pas tardé à le voir au milieu de la foule.

- Toi là-bas ! A-t-il crié. Le maigrichon à la main bandée !

Franck a reposé Julius par terre, et on a applaudi très fort quand mon ami est monté sur scène. Il rayonnait de bonheur.

- Comment tu t'appelles petit ?

- Julius.

- Un grand bravo à Julius, tout le monde !

Des cris enthousiastes se sont élevés dans le public.

- Qu'est-ce que tu as à la main ?

- Je me suis coupé en voulant ouvrir une noix de coco.

- Ah. Et tu es venu en famille, jeune Julius ?

- Je n'ai pas de famille, je suis un homme libre !

La foule a trouvé cette répartie très drôle. Tout le monde s'est mis à rire en se tapant sur les cuisses. Même les cousins de Franck étaient hilares, alors qu'ils n'avaient rien compris vu qu'aucun d'eux ne parlait anglais. Je ne les juge pas : moi aussi il m'arrive de rire bêtement. Ça énerve beaucoup Mamie-Ama, surtout quand je ne peux pas m'arrêter.

Une fois les rires calmés, Julius s'est installé derrière un gros tambour. Il avait l'air minuscule au milieu des autres musiciens. Le groupe a commencé à jouer. Au début, j'ai serré les dents en pensant à Julius. Comme il devait souffrir en tapant sur le tambour avec sa main blessée ! Pourtant, à en juger son expression, la douleur ne

semblait pas le déranger. Du coup, j'ai profité du concert à fond. Julius jouait bien. Très bien, même. Et le public l'adorait. Il l'acclamait à grands cris.

Le morceau terminé, tout le monde a sauté sur place en scandant : « Ju-lius ! Ju-lius ! » Même Franck hurlait son nom.

Quand la foule s'est dispersé à la fin du concert, on a attendu Julius pendant un temps fou. Finalement, j'ai dit à Franck et ses cousins que je me chargeais d'aller le chercher et qu'on les retrouverait plus tard au grand marché.

Je suis monté sur scène. Aucune trace de Julius ni des musiciens. J'ai commencé à m'inquiéter. Où étaient-ils passés ? Avec Kwamé, on est allées rapidement faire un tour, puis on est allées voir derrière la scène, d'où on entendait des éclats de voix dures et menaçantes. J'ai risqué un œil au coin du rideau... et j'en suis restée le souffle coupé.

Le gros musicien aux dreadlocks, entouré de ses compagnons, tenait Julius par le col de sa chemise. Julius avait l'air terrifié, sa poitrine se soulevait et s'abaissait à toute vitesse.

Je n'ai pas pris le temps de réfléchir, j'ai fait la première chose qui m'est venue à l'esprit : j'ai avancé pour me mettre bien en évidence. Je tremblais de tout mon corps, ma voix aussi.

- Julius ? Je crois qu'il est temps de rentrer chez nous.

La poursuite

Sept paires d'yeux se sont braqués sur moi. L'homme aux dreadlocks a lâché Julius et fait un pas en avant.

- Tu es qui toi la borgne ?

Je me suis retenue de partir en courant.

- Je suis la sœur de Julius. Il faut qu'on rentre à la maison. Viens, Julius.

L'homme aux dreadlocks a cravaté mon ami pour l'empêcher de bouger. Après une seconde d'hésitation, j'ai fait un pas en avant moi aussi.

- Tout à l'heure, il a dit qu'il n'avait pas de famille, qu'il était « un homme libre », a ricané un membre du groupe.

Les autres ont gloussé. Je me suis encore rapprochée.

- Il a menti. Sa famille, c'est moi, et on doit rentrer chez nous.

- Je ne te crois pas, a riposté l'homme aux dreadlocks. Et de toute façon, le petit Julius vient avec nous. Il va faire partie de notre tournée, le public l'adore.

La colère m'a donné un surcroît de confiance.

- Mais il ne veut pas vous suivre !

- Je me fiche de savoir ce qu'il veut ou non. Nos concerts nous rapportent moins d'argent qu'avant ; Julius va nous donner un nouvel élan. Après tout, il faut qu'on mange nous aussi, hein ?

Je me trouvais maintenant à deux mètres de Julius et l'homme aux dreadlocks. Les autres continuaient à se moquer de moi, mais je sentais qu'ils pouvaient facilement passer du rire à la brutalité.

Nous étions tous les trois en danger, Julius, Kwamé et moi.

Julius m'a regardée en articulant silencieusement : « va-t'en !

Mais je ne pouvais l'abandonner. Apparemment, ces hommes étaient violents. Allaient-ils maltraiter Julius, tout comme l'avait fait son père ?

Je ne savais pas quoi faire... Soudain, l'homme aux dreadlocks a poussé un cri de douleur. Il avait lâché Julius et agrippait sa jambe en sang. Kwamé, la chèvre la

plus affectueuse du monde, venait de le mordre ! Julius m'a pris la main et m'a entraînée dans une course folle. Kwamé galopait à côté de moi en bêlant avec excitation.

Les bruits de pas et les cris résonnaient derrière nous. Julius s'est engouffré dans un passage obscur, et j'ai failli buter sur un seau. J'ai cru qu'on avait réussi à semer nos poursuivants, mais on n'a pas tardé à les entendre de nouveau derrière nous. Julius courait de plus en plus vite, nous traînant dans son sillage, Kwamé et moi.

Par chance, en arrivant au bout du passage, on a vu un taxi garé sur le bas-côté de la route. Derrière son volant, le chauffeur tirait de grosses bouffées de cigarette.

Mamie-Ama m'a toujours dit qu'il ne fallait pas fumer. Elle a lu un jour dans le journal régional que fumer est dangereux pour la santé. Ça te pourrit les poumons. Et même sans ça, c'est du gaspillage. Mieux vaut réserver son argent à l'essentiel. Manger, par exemple. Voilà l'opinion de Mamie-Ama au sujet des cigarettes.

Cependant, je n'avais pas le temps de me demander si je devais monter ou non dans ce taxi à cause du tabagisme du chauffeur. Celui-ci aurait pu avoir six cigarettes à la bouche et deux à chaque main, je 'en fichais complètement, dès l'instant qu'il nous permettait d'échapper à nos poursuivants. Je pense que Mamie-Ama aurait réagi de la même façon.

Julius m'a lâchée la main pour ouvrir la portière du taxi à toute volée. Kwamé et moi, on a plongé sur la banquette arrière. Julius nous a imités et a claqué la portière.

- Démarrez ! A-t-il lancé, à bout de souffle.

Le chauffeur s'est retourné, sa cigarette pendant au coin des lèvres, l'air perplexe. Ce qui était compréhensible : il n'avait guère l'habitude de voir deux enfants déguenillés et une chèvre bêlante sauter dans un taxi sans crier gare.

Il m'a regardée en pointant Julius avec son menton.

- Je ne comprends pas ce qu'il dit, a-t-il déclaré en twi.

Manifestement, il ne parlait pas anglais. À travers la vitre poussiéreuse, j'ai aperçu les silhouettes sombres de musiciens. L'homme aux dreadlocks s'était armé

d'un bâton qu'il agitait en l'air.

- Démarrez, vite ! Ai-je crié en twi.

- Mais où...

- Par pitié, démarrez !

À cet instant, un caillou a percuté la portière gauche. Un second a rebondi sur le toit juste après. Le chauffeur a écrasé la pédale d'accélérateur et la voiture s'est élancée sur la route. On a regardé par la vitre arrière : les hommes nous pourchassaient, pierres et bâtons à la main. La voiture les a vite distancés et nous les avons perdu de vue.

Je n'en revenais pas qu'on s'en soit sortis sains et saufs. J'avais perdu mon sac dans la bagarre, mais notre argent était en sécurité dans la poche de Julius.

- J'ai l'impression qu'on n'est pas prêt de revoir Franck et ses cousins, ai-je lâché.

- Non. Ce ne serait pas prudent de retourner chez eux. Au point où nous en sommes, autant continuer notre voyage.

Le calme de Julius m'étonnait.

- De toute façon, tu n'as jamais aimé Franck, ai-je souligné.

- A la fin, je l'ai trouvé sympa, et sa famille est très gentille. Mais il faut poursuivre notre chemin.

Le chauffeur s'est éclairci la gorge.

- Je ne sais pas ce qui s'est passé ni qui étaient les fous qui vous pourchassaient, a-t-il déclaré en twi, mais heureusement que mon taxi n'a pas trop souffert. Je n'aime pas être mêlé aux ennuis des autres.

- S'il vous plaît, monsieur, l'ai-je imploré, vous pouvez nous déposer dans la banlieue de Kumasi ? Ces hommes nous veulent du mal, ils ont essayé d'enlever notre ami.

L'homme a poussé un long soupir.

- C'est bon, je vais vous conduire un peu plus loin. Je ne veux pas qu'il vous arrive malheur par ma faute.

Malgré ses cigarettes, il me plaisait de plus en plus.

Pendant qu'il parlait, Julius n'arrêtait pas de chuchoter en anglais. Au Brésil, disait-il, il y avait dans les cigarettes un produit qui faisait pousser un troisième œil

aux gens. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je n'aurais rien contre un troisième œil.

Moi qui n'en ai plus qu'un.

Julius a fini par se taire et s'est blotti contre moi. Il tremblait. Quand j'ai regardé ses mains, j'ai vu qu'elles tremblaient aussi. J'ai pris la main gauche de Julius, celle qui n'était pas blessée, et je l'ai serrée entre les miennes. Sa main droite avait recommencé à saigné et le bandage était sale ; il aurait fallu le changer, mais pour l'instant c'était impossible. Notre mésaventure n'avait pas stressé Kwamé. Elle s'était couchée à nos pieds et endormie rapidement.

Au bout d'un moment, le chauffeur s'est arrêté sur le bas-côté de la route. Comprenant que c'était une incitation à descendre, j'ai tiré quelques pièces de la poche de Julius. Quand je les lui ai tendues, le chauffeur a secoué la tête.

- Garde ton argent, m'a-t-il dit. Et soyez prudents, méfiez-vous de la méchanceté de certains hommes, d'accord ?

Après avoir remercié le chauffeur, j'ai poussé Julius et tiré ma chèvre encore somnolente hors du taxi. J'allais refermer la portière, quand Julius a bloqué mon geste.

- Tu veux bien lui passer un message de ma part ? Dis-lui que je le trouve très gentil mais qu'il devrait arrêter de fumer. C'est mauvais pour la santé, et j'aimerais que sa vie soit longue et heureuse.

J'ai levé les yeux au ciel mais j'ai quand même traduit les paroles de Julius. Le chauffeur a éclaté de rire.

- Dis à ton ami que j'essaie d'arrêter justement ! A-t-il répondu. Dis-lui aussi que son inquiétude me touche beaucoup.

Il faisait nuit maintenant. C'aurait été risqué de marcher à la recherche d'un endroit pour dormir. Finalement, on s'est pelotonnés à même le sol, à l'arrière d'une petite maison. Je regrettais de ne plus avoir ma couverture ; le sol était dur et plein de cailloux. Mais j'étais si fatiguée que ça ne me gênait pas.

Avant de m'endormir, j'ai pensé au long chemin qu'il nous restait à faire. Je savais dès le départ que ce chemin ne serait pas facile, mais je ne me doutais pas qu'il serait aussi périlleux. Notre rencontre avec ce groupe de musicien m'avait prouvé que

tout le monde n'était pas aussi sympathique que Franck et ses cousins. Il existait des personnes vraiment méchantes.

Avancer, manger, dormir, travailler

Les premiers jours de mon expédition avaient été riches en événements, en rencontres et en dangers. Mais les suivants se déroulaient lentement, selon la même routine : avancer, manger, dormir, travailler. On passait des heures et des heures à déambuler sous une chaleur écrasante à la recherche d'un emploi. On se couchait souvent le ventre vide.

La faim nous mettait de mauvaise humeur, Kwamé et moi. On n'avait pas l'habitude sauter plusieurs repas d'affilée. Mais Julius gardait son optimisme et ne se fâchait jamais quand je l'envoyais promener.

Si j'étais de mauvaise humeur, ce n'était pas juste à cause de la faim. Nous avançons trop lentement, cela me souciait.

En quittant mon village, je comptais être de retour deux semaines plus tard. Depuis le temps que j'étais partie, la maladie de mamie avait dû empirer ! Combien de kilomètres me restait-il à parcourir pour arriver aux Etats-Unis d'Amérique ? D'après Franck, c'était très loin. Et il avait vécu en Angleterre, il connaissait bien le vaste monde.

On était toujours fatigués. On dormait souvent par terre, et les rares fois où on trouvait un abri, des adultes nous dérangeaient au beau milieu de la nuit en criant : « partez d'ici ! » ou bien : « rentrez chez vous ! » Julius avait une vilaine toux.

Parfois, alors qu'on dormait serrés l'un contre l'autre, sa peau était si brûlante que je me réveillais en nage. Il prétendait que c'était juste un petit rhume, qu'il allait bien. Mais son état m'inquiétait.

Un jour, on était particulièrement mal lunées, Kwamé et moi. On était dans un tro-tro et il commençait à pleuvoir. Autrefois, j'adorais la pluie. Quand j'étais à la maison, je m'amusais à regarder les gouttes ruisseler sur les carreaux, et le crépitement de l'eau sur notre toit ondulé avait quelque chose de d'apaisant.

Même le jour où la maison a été inondée à cause d'une fuite dans le toit, je n'en ai pas voulu à la pluie. Parce qu'on a été obligés de passer la nuit chez notre voisine

Adwoa et qu'elle nous a préparé mon plat préféré : du red-red aux haricots. Après le dîner, Adwoa nous raconté l'histoire de son oncle, qui vit au Kenya. Un jour d'orage, un lion était entré chez lui par une fenêtre et s'était endormi sur le tapis. Le vieil homme l'avait fait fuir en entrechoquant deux casseroles.

Mais depuis que je voyageais, je détestais la pluie. Quand il pleut, tout devient plus compliqué : trouver du travail, trouver à manger, trouver un taxi ou un tro-tro, et surtout trouver un endroit pour dormir. Une fois, on a passé une nuit horrible, agglutinés sous un arbre squelettique. On était trempés jusqu'aux os.

On avait l'estomac vide depuis la veille. Contrairement à d'habitude, Julius était d'humeur sombre. On se rapprochait de son village natal, et il avait peur de croiser son papa et d'être obligé de retourner chez lui. Chaque fois que quelqu'un montait dans le tro-tro, Julius m'agrippait le bras en retenant son souffle, de peur que ce nouveau passager soit son père, ou une relation de son père, ou une personne qui le reconnaîtrait lui, Julius, et qui le ramènerait au bercail. Je lui ai conseillé de dormir pour oublier ses craintes, mais il a refusé.

- Qui me préviendra si jamais mon papa monte dans le tro-tro ?

- Moi. Tu n'as qu'à me le décrire. Si je le vois arriver, je te cacherais.

Après quelques secondes de réflexion, Julius a soufflé :

- Terrifiant.

- Pardon ?

-C'est le mot qui convient le mieux. Tu n'as jamais vu quelqu'un d'aussi terrifiant que mon père.

Cela m'aidait beaucoup. Je me suis imaginé une créature mi-homme, mi-bête, avec des yeux rouges et une longue queue fourchue.

Son papa ne ressemblait certainement pas à ça, mais j'ai renoncé à demander un portrait plus précis à Julius. Il était déjà bien assez angoissé.

J'avais tellement faim que, sans m'en rendre compte, je m'étais mise à mâchonner un lambeau d'étoffe qui pendait du siège de devant.

- Qu'est-ce que tu fabriques ? M' a chuchoté Julius.

Toute penaude, j'ai recraché le morceau de tissu et appuyé ma tête contre la

vitre.

- Au moins, j'avais quelque chose à me mettre sous la dent.

Julius m'a regardée en secouant la tête d'un air désolé. J'ai bien vu qu'il avait pitié de moi, et ça m'a énervée. Mais avant que j'aie le temps de le rabrouer, il a bondi de son siège et s'est faufilé à l'arrière du tro-tro. Il a repris place à côté de moi une minute plus tard, les lèvres pincées.

- Qu'est-ce que tu es allé faire ?

- J'ai prévenu le chauffeur qu'on descendait bientôt. Je sais où on pourra dormir cette nuit. Et aussi manger.

Mon estomac s'est noué en entendant le mot « manger ».

- Mais... Tu n'as pas peur de croiser ton père ?

- Tant pis, on verra bien.

J'ai hoché la tête, puis arracher le morceau d'étoffe que j'avais mâchouillé eu de temps avant. Je l'ai divisé en trois et en ai tendu un bout à Julius, un bout à Kwamé.

Étonnamment, Julius a pris sa part sans un mot et, comme moi, a mastiqué le tissu. Kwamé a tout avalé d'un sel coup.

On est descendu du tro-tro, et mon ami s'est engagé dans un chemin de terre désert. J'ignorais où il nous menait, et il refusait de répondre à mes questions.

J'avais terriblement envie de boire : des fils étaient restés coincés en travers de ma gorge.

Le soleil commençait à baisser quand Julius s'est arrêté devant une haute clôture. Il y avait tellement de trous dedans qu'elle n'empêchait sûrement personne d'entrer. Ni de sortir. Comme pour le prouver, Julius s'est faufilé dans une des brèches.

- Suivez-moi ! Vite !

Ce n'était pas son genre de nous presser. Je l'ai suivi en ronchonnant jusqu'à un bâtiment en bois délabré. Il ne comportait qu'une seule pièce, et il y avait presque autant de trous dans la toiture que dans la clôture qu'on venait de franchir.

On a trouvé un endroit sec dans un coin. Julius m'a dit de m'asseoir sur un banc puis il s'est posté devant une fenêtre. Kwamé a regardé autour d'elle, l'air de se dire :

« où diable ces deux petits fous m'ont-ils amenée ? » Mais elle n'a pas tardé à se coucher à mes pieds et à s'endormir.

Apparemment, on se trouvait dans une salle de classe en piteux état. Un tableau noir, monté sur des pieds bancals, se dressait au bout de la pièce. Des feuilles de papier détrempées jonchaient le sol, et un crayon mal taillé gisait à côté de la tête de Kwamé. De nombreuses tables maigrelettes étaient disposées sur cinq rangées, face à de longs bancs de bois, , dont celui où j'étais assise. Les tables et les bancs étaient tous de taille et de forme différentes.

Ce mobilier dépareillé m'a rappelé la collection de seaux de mamie-Ama. Selon certaines rumeurs, elle les collectionne depuis l'âge de six ans, ce qui est impressionnant car mamie-Ama est vraiment vieille. Elle dit que c'est un hobby « utilitaire » parce qu'on a toujours besoin d'un seau : pour faire sa toilette, pour laver ses habits, pour aller chercher de l'eau à la pompe, etc. Mais il n'empêche que mamie-Ama prend plaisir à les collectionner. Elle est aux anges quand elle trouve un nouveau seau ! L'an dernier, Eddie – le papa de mon ami Osagyefo – lui a rapporté un seau d'Accra pour son anniversaire. Un modèle très original, rose vif, avec de petites volutes blanches et une grosse anse bien solide. Quand Eddie lui a tendu, mamie-Ama l'a regardé comme s'il lui offrait les clés d'un château.

- Julius ?

- Ouais ?

- On est dans une école ?

Julius ne m'a pas répondu. Chose étonnante de sa part, lui qui avait réponse à tout normalement. Il a continué de regarder par la fenêtre.

- C'est ton ancienne école ?

Toujours pas de réponse.

- Julius ?

- Ouais ?

- J'ai froid. Tu veux bien me faire un câlin ?

Je pensais qu'il céderait ; Julius ne refusait jamais un câlin.

Il s'est décidé à tourner la tête vers moi.

- Désolé, il faudra te contenter de Kwamé pour te réchauffer, moi, je dois faire le guet.

J'ai soupiré avec impatience.

- écoute Julius...

- Et si on chantait pour oublier le froid, la faim et la soif ? Je peux vous apprendre une comptine, à toi et à Kwamé.

- Kwamé ne peut pas chanter, c'est une chèvre, je te signale.

- Ce n'est pas parce qu'elle ne peut pas répéter qu'elle ne peut pas comprendre les mots.

- Peut-être, mais elle dort là.

- Très bien. Alors je te l'apprendrai juste à toi.

Je n'avais aucune envie d'écouter cette stupide comptine, mais Julius a insisté.

*Figgy, Kwam et moi
En haut d'un arbre perché
Pour voir la lune se lever,
Car elle nous aime tous les trois.*

Julius a souri, très fier de lui.

- Ce n'est pas une vraie comptine, lu ai-je dit d'un ton cassant.

- Si m'a-t-il affirmé avec sérieux.

Je lui ai demandé de réciter sa comptine une deuxième, une troisième fois. A la fin, je me suis souvenue que je la connaissais. Je l'avais apprise à l'école. Mais Julius avait changé les paroles. Je lui ai chantonné la bonne version :

*Par-dessus les toits
Je vois la Lune se lever.
Elle brille avec éclat
Et paraît me regarder.*

Julius a levé les yeux au ciel.

- Oui, bon, si tu veux !
- Mais c'est celle-là, la vraie comptine !
- Peut-être, mais je ne me rappelais plus les paroles, alors j'en ai inventé d'autres.
- Ce n'est pas comme ça que ça marche, normalement.

Julius a croisé les bras. Il était en colère, mais je m'en fichais car je l'étais aussi. Il refusait de me dire où on était et ce qu'on allait devenir, et maintenant, il essayait de me distraire avec une comptine, comme si j'étais un bébé !

- Je pensais te faire plaisir en te citant dans une chanson, vu que tu te plains toujours d'avoir un prénom bizarre qu'on entend nulle part, m'a-t-il dit. Et puis, je croyais que c'était un bon moyen pour que tu oublies le froid, la faim et la soif. Mais apparemment c'est raté.

Julius m'a tourné le dos et s'est remis à regarder par la fenêtre. Qu'est-ce qu'il lui prenait ? Il ne se fâchait jamais, il ne s'était jamais détourné de moi. J'ai voulu voir ce qu'il observait.

Je me suis avancé sans bruit vers la fenêtre la plus proche, à gauche de celle où Julius était posté. Juste au-dessus il y avait un énorme trou dans le toit, et j'ai dû enjamber plusieurs flaques d'eau avant de trouver un recoin à peu près sec pour regarder dehors. Trois bâtiments occupaient un grand terrain plat. Au milieu, on voyait un portique avec un balançoire qui ne tenait plus que par une seule chaîne. Un poulet égaré picotait un ballon crevé, croyant sans doute qu'il s'agissait d'un fruit.

Le plus petit des bâtiments était en meilleur état que les deux autres. Il était fraîchement repeint de blanc et orné sur le devant de quelques buissons en fleurs.

Le plus grand bâtiment était totalement décrépi. La peinture jaune de la façade s'écaillait, et les carreaux des deux fenêtres étaient tous cassés. Des vêtements de différentes tailles s'alignaient à cheval sur le muret qui longeait la bâtisse. Quelques uns avaient glissé et atterri dans la boue.

Mais c'est la maison qui a vraiment retenu mon attention. Elle était en bois et aussi délabrée que le bâtiment où on se trouvait. Près de l'entrée, deux femmes faisaient la lessive dans de grosses bassines en fer remplies d'eau savonneuse. Elles

frottaient le linge avec une énergie furieuse, chacune chargée d'un bébé dans le dos.

Cette maison était bondée d'enfants. Par la porte et les fenêtres ouvertes, je les apercevais, assis sur des bancs, un bol posé sur les genoux. Certains raclaient le fond avec leurs doigts, qu'ils portaient ensuite avidement à leur bouche. Ceux qui avaient déjà terminé attendaient que les autres aient fini à leur tour. Un petit garçon a pioché dans le bol de sa voisine ; elle lui a donné une bonne tape sur le poignet.

Au bout d'un moment, les enfants sont sortis en file indienne et sont allés rincer leur bol dans des seaux d'eau. Ensuite, un jeune homme les a conduit jusqu'au bâtiment jaune à travers le terrain boueux et constellé de flaques. J'étais sidéré par le nombre d'enfants. Ils devaient être une cinquantaine, mais c'était difficile à dire à cause des différences de taille. Certains avaient à peu près notre âge, à Julius et moi, mais la plupart étaient beaucoup plus jeunes, parfois presque des bébés. Ils marchaient pieds nus et n'avaient pour tout vêtement qu'une tunique ou une chemise en loques, sans rien dessous.

Tous étaient très maigres, avec de gros ventres ballonnés. Au Ghana, tous les enfants pauvres ont des gros ventres. Pas un gros ventre moelleux comme celui de mamie-Ama, non ; un ventre dur, tendu comme une peau de tambour. D'après mamie-Ama, c'est parce qu'ils n'ont pas assez à manger ou qu'ils sont mal nourris qu'ils ont le ventre dur.

Je me suis tourné vers Julius. Il ne s'étaient pas rendu compte que j'avais quitté mon banc. Il se tenait toujours à la fenêtre et regardait maintenant les enfants avec un léger sourire.

- Julius ?

Il a fait volte-face, les yeux écarquillés, surpris de me voir là.

- C'est un orphelinat ?